

PAROLE RUBATE

RIVISTA INTERNAZIONALE
DI STUDI SULLA CITAZIONE



PURLOINED LETTERS

AN INTERNATIONAL JOURNAL
OF QUOTATION STUDIES

Rivista semestrale online / Biannual online journal

<http://www.parolerubate.unipr.it>

Fascicolo n. 9 / Issue no. 9

Giugno 2014 / June 2014

Direttore / Editor

Rinaldo Rinaldi (Università di Parma)

Comitato scientifico / Research Committee

Mariolina Bongiovanni Bertini (Università di Parma)

Dominique Budor (Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III)

Roberto Greci (Università di Parma)

Heinz Hofmann (Universität Tübingen)

Bert W. Meijer (Nederlands Kunsthistorisch Instituut Firenze / Rijksuniversiteit Utrecht)

María de las Nieves Muñiz Muñiz (Universitat de Barcelona)

Diego Saglia (Università di Parma)

Francesco Spera (Università di Milano)

Segreteria di redazione / Editorial Staff

Maria Elena Capitani (Università di Parma)

Nicola Catelli (Università di Parma)

Chiara Rolli (Università di Parma)

Esperti esterni (fascicolo n. 9) / External referees (issue no. 9)

Sergio Audano (Centro Studi “Emanuele Narducci” – Sestri Levante)

Mariella Bonvicini (Università di Parma)

Marco Camerani (Università di Bologna)

Michele Guerra (Università di Parma)

Guido Santato (Università di Padova)

Lina Zecchi (Università Ca’ Foscari, Venezia)

Teresina Zemella (Università di Parma)

Progetto grafico / Graphic design

Jelena Radojev (Università di Parma)

Direttore responsabile: Rinaldo Rinaldi

Autorizzazione Tribunale di Parma n. 14 del 27 maggio 2010

© Copyright 2014 – ISSN: 2039-0114

INDEX / CONTENTS

PALINSESTI / PALIMPSESTS

- Memoria poetica e propaganda augustea. Per un commento di tre luoghi sidoniani sulla battaglia di Azio*
FRANCESCO MONTONE (Università di Napoli Federico II) 3-25
- Il filo di Aracne. Variazioni e riscritture italiane*
DANIELA CODELUPPI (Università di Parma) 27-49
- Discours scientifique et littérature. Approche de la citation chez Martin Winckler*
FABIENNE GOOSET (Université de Liège) 51-80
- “You’re Talking Like the Computer in the Movie”. Allusions in Audiovisual Translation*
IRENE RANZATO (Università di Roma La Sapienza) 81-107

MATERIALI / MATERIALS

- “Svolazza” Lucifero come le anime dei morti? (“Inferno”, XXXIV, 46-52)*
MARCO CHIARIGLIONE (Biblioteca Civica Centrale – Torino) 111-121
- “Vous êtes libre”. Une citation de Madame Hanska*
MARIOLINA BONGIOVANNI BERTINI (Università di Parma) 123-133
- Fortuna moderna dell’antico. Echi catulliani in Ionesco, Totò, Monicelli*
DAVIDE ASTORI (Università di Parma) 135-142
- “Follow the white rabbit”. “The Ultimate Display” e “Matrix”*
MILENA CONTINI (Università di Torino) 143-153

ARCHIVIO / ARCHIVE

- The Films at the “Wake”. Per un catalogo*
RINALDO RINALDI (Università di Parma) 157-250

[recensione/review] Ruth Finnegan, *Why Do We Quote? The Culture and History of Quotation*, Cambridge, OpenBook Publishers, 2011
GUIDO FURCI

253-257

[recensione/review] *Da un genere all'altro. Trasposizioni e riscritture nella letteratura francese*, a cura di D. Dalla Valle, L. Rescia, M. Pavesio, Roma, Aracne, 2012
ALBA PESSINI

259-271



MARIOLINA BONGIOVANNI BERTINI

“VOUS ÊTES LIBRE”.

UNE CITATION DE MADAME HANSKA

Dans la première – et très incomplète – édition de la *Correspondance* de Honoré de Balzac, parue en 1876 et accueillie à l’époque avec beaucoup d’émotion,¹ ne figuraient que trente-cinq des lettres que le romancier avait adressées à Ève (ou Éveline) Hanska. Une note de l’éditeur² – tout à fait mensongère et imposée par la destinataire – attribuait à un incendie la destruction du reste de la correspondance entre Balzac et l’aristocrate polonaise ; celle-ci était entrée en contact avec le romancier en 1832 et, veuve depuis 1841, l’avait épousé en secondes noces le 14 mars 1850. Devenue madame de Balzac, celle que les salons de Vienne et de Saint-Pétersbourg avaient connue comme la belle et fort cultivée Mme Hanska était bien décidée à ne pas livrer au grand public la véritable histoire de sa

¹ Voir Honoré de Balzac, *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1876. Sur l’accueil réservé à cette édition, qui formait le volume XXIV des *Œuvres complètes* de Balzac, voir D. Bellos, *Balzac Criticism in France 1850-1900 The Making of a Reputation*, Oxford, Clarendon Press, 1976, pp. 143-149.

² Voir H. de Balzac, *Correspondance*, cit., p. 217.

liaison avec l'écrivain, alors que le comte Hanski était encore en vie, ainsi que les vicissitudes qui l'avaient amenée à un mariage tardif avec un Balzac désormais gravement malade. Ce ne fut donc qu'après la mort d'Ève de Balzac, survenue le 10 avril 1882, que le grand bibliographe et collectionneur Spoelberch de Lovenjoul put transcrire et classer les lettres : plus de quatre cents que Balzac avait envoyées à la comtesse de 1832 à 1848.³ Lovenjoul, en compensation de son patient travail de déchiffrement, se fit remettre par l'éditeur les autographes : une montagne de fins feuillets, couverts recto-verso d'une écriture serrée. Lorsqu'il fut enfin en mesure de publier une partie de ces matériaux, dans la "Revue de Paris" en 1894-1895,⁴ il choisit un titre évocateur où figurait le pseudonyme sous lequel Ève Hanska avait signé ses premières lettres à l'auteur qu'elle admirait tant : *Lettres à l'Étrangère*. En plus, quelque temps avant la parution dans la "Revue de Paris", Lovenjoul en présenta le contenu dans une série d'articles au "Figaro", sous le titre *Un roman d'amour : comment Honoré de Balzac connut Madame Hanska*.⁵ Les futurs lecteurs de cette importante correspondance inédite étaient donc avertis : un véritable "roman" les attendait, un chapitre supplémentaire de ces "Mille et une nuits de l'Occident" que Balzac avait promises à madame Hanska⁶ et que sa mort prématurée l'avait obligé à laisser inachevées.

Selon Lovenjoul, c'était bien un "roman d'amour" que cette rencontre de Balzac avec une lectrice lui écrivant de Russie qu'elle avait

³ Voir R. Pierrot, *Histoire de la publication*, dans H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, édition établie par R. Pierrot Conservateur et chef honoraire à la Bibliothèque Nationale, Paris, Robert Laffont, 1990, vol. I, p. VII-XIX.

⁴ Le 1^{er} et le 15 février, le 1^{er} mars et le 1^{er} décembre 1894 ; le 1^{er} janvier, le 1^{er} février et le 1^{er} mars 1895.

⁵ Du 1^{er} au 6 janvier 1894.

⁶ Cf. H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, cit., vol. I, p. 204 (lettre du 26 octobre 1834).

suivi pas à pas, de loin, “son âme lumineuse” ;⁷ et c’était aussi un “roman d’amour” que rédigeait Balzac sur plus de mille feuillets en papier vélin, adressés à sa bien-aimée et que celle-ci avait conservés. Des générations entières de chercheurs se sont penchées sur la fiabilité de ces pages. Personne n’a toutefois pu mettre en doute leur richesse foisonnante, la variété des thèmes et des registres. Les biographes y ont puisé à l’infini et ont transcrit, l’un après l’autre, les mêmes citations. Comment reconstruire le “roman” de la vie de l’écrivain sans passer par le ‘roman épistolaire’ que constituent ses lettres à madame Hanska ? La correspondance de Balzac avec sa muse inspiratrice est un monument tout aussi massif que *La Comédie humaine* inachevée ; comme elle, elle est incontournable pour tous ceux qui veulent se familiariser avec la pensée de ce romancier, une pensée où les paradoxes, les antinomies abondent, où les fantasmes sont récurrents et les intuitions anticipatrices géniales.

Il manque à cette correspondance, qui devient une sorte de journal à partir de 1843, la voix de l’interlocutrice de Balzac. À la suite d’un vol et d’une tentative de chantage mise en œuvre par la gouvernante (et ex-maîtresse) de l’écrivain, madame Hanska exigea de son futur époux qu’il détruisît toutes les lettres qu’il avait reçues d’elle. Le romancier fit le compte rendu de cet autodafé, le 3 septembre 1847, dans une page déchirante :

“Voici chère comtesse le plus affreux et le plus triste jour de ma vie, j’ai accompli tout à l’heure le plus grand sacrifice que je puisse faire, je me suis séparé de mon plus cher trésor. Tout est anéanti, j’ai la fièvre ; car, en une heure, j’ai revécu 15 ans. Je les ai jetées au feu une à une regardant les dates ! J’ai sauvé quelques fleurs, quelques échantillons de robe, de ceintures ; mais ma douleur, je la garde pour moi, rien ne peut vous en donner l’idée. Combien de choses ! Mon Dieu ! Quelles naïves et délicieuses tendresses. Enfin, il l’a fallu !”⁸

⁷ Cf. *ibidem*, vol. I, p. 14 (lettre de Mme Hanska du 7 novembre 1832).

⁸ *Ibidem*, vol. II, p. 681.

Trois lettres seulement ont échappé à cette destruction. Deux proviennent du début de la correspondance et ont été recopiées par une main inconnue. La troisième est un billet au ton badin que Mme Hanska, qui en août 1845 se trouve à Cologne avec sa fille Anna, écrit à Balzac, qui vient de les quitter pour rentrer à Paris.⁹ Balzac évoque avant tout les “naïves et délicieuses tendresses” des centaines de pages englouties par le feu. Pourtant, l’expression d’une jalousie justifiée et les marques d’impatience face à des dépenses excessives et à des investissements téméraires ne devaient pas manquer. Nous pouvons souvent deviner le contenu des missives d’Eveline à partir des réponses de son correspondant. Ce qui s’est perdu avec les feuillets brûlés en septembre 1847, c’est le ton particulier des récits, des reproches, des confidences, bref la physionomie précise de l’épistolière. Nous pouvons certes en avoir une idée grâce à d’autres documents : ses lettres à plusieurs correspondants ainsi que son journal de 1843-1844 ont été publiés.¹⁰ Mais sa voix demeure absente de l’intense dialogue que Balzac a entretenu avec elle et ce n’est que grâce à de petits indices, à des traces fugaces, que l’on peut espérer en retrouver le son.

Je voudrais maintenant m’arrêter sur l’une de ces traces, à partir d’une phrase de Mme Hanska que Balzac rapporte et dont certaines implications sont passées jusqu’ici inaperçues.

Le 5 janvier 1842, Balzac reçoit de Mme Hanska une lettre bordée de noir. Elle lui apprend, d’une façon quelque peu laconique – un côté entier est resté en blanc – la mort du comte Hanski, survenue le 10 novembre.

⁹ Voir *ibidem*, vol. I, pp. 13-16 (lettre du 7 novembre 1832) et pp.19-20 (lettre du 8 janvier 1833), vol. II, p. 60 (lettre du 32 août 1845).

¹⁰ Voir l’excellente biographie de R. Pierrot, *Ève de Balzac*, Paris, Stock, 1999.

Elle se dit prostrée et en très mauvaises conditions physiques ; elle demande aussi à être rassurée au sujet de son propre courrier, dont elle craint manifestement qu’il puisse être divulgué. Cette “bienheureuse lettre”¹¹ – c’est Balzac qui la définit ainsi, en se servant d’ une expression qui, comme l’a remarqué André Maurois,¹² n’a pas dû sembler de très bon goût à sa correspondante – est suivie par quarante-sept jours d’un inquiétant silence. Le romancier, d’abord euphorique puis perplexe, écrit plusieurs fois à sa bien-aimée ; l’anxiété augmente et le paralyse, il en arrive à se demander si Ève n’est pas gravement malade, voire morte. La réalité est beaucoup moins tragique, mais désespérante pour lui. Face aux multiples difficultés, d’ordre légal et administratif, causées par la mort de son mari et aux inquiétudes quant au patrimoine de sa fille Anna, âgée de quatorze ans, Mme Hanska a décidé de se consacrer entièrement à son rôle de mère et de rompre la promesse d’amour qui la liait à Balzac depuis 1833. C’est ce qu’elle lui écrit dans une lettre bouleversante qui parvient à l’écrivain le 21 février et qui le laisse profondément “abattu”.¹³ À des raisons familiales, elle en ajoute d’autres de caractère plus intime : les infidélités de Balzac, les omissions dans ses lettres qui, plus d’une fois, ont donné une image mensongère de sa vie quotidienne et de ses voyages. Ces accusations sont renforcées par un témoignage objectif : la lettre d’Ève est “enveloppée” dans une autre missive, que lui adresse sa cousine Rosalie Rzewuska – Éveline l’appelle “tante Rosalie”.¹⁴ Rosalie est depuis toujours

¹¹ Cf. H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, cit., vol. I, p. 554 (lettre du 22 janvier 1842).

¹² Voir A. Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris, Hachette, 1965, p. 461.

¹³ Cf. H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, cit., vol. I, p. 556 (lettre du 22 février 1842).

¹⁴ Sur la comtesse Rosalie Rzewuska, née princesse Lubomirska (1788-1865), voir *ibidem*, vol. I, p. 320 (la note de Roger Pierrot). Voir R. Pierrot, *Ève de Balzac*, cit., pp. 93-98.

hostile à Balzac – qui d’ailleurs donnera son nom à l’ennemie perfide du héros d’*Albert Savarus*. Par le passé, elle a pris un malin plaisir à signaler à madame Hanska les aventures galantes de l’écrivain et elle tient maintenant à la mettre en garde contre l’auteur de tant de pages immorales, mais surtout contre Paris, qui est un lieu de perdition, chargé de souvenirs funestes. C’est en effet à Paris que la mère de Rosalie a été guillotinée, le 30 juin 1794, et qu’elle-même a connu l’horreur de la prison. En voilà assez pour qu’elle exhorte sa cousine à se tenir loin de cette ville.

Tout ce que nous savons de la lettre d’Ève Hanska et de celle de tante Rosalie qui l’accompagne, nous l’avons appris de la réponse de Balzac et des lettres postérieures où l’écrivain tente de répliquer aux accusations qui lui sont adressées. Sur le moment, sa réponse désolée est celle d’un homme anéanti par un coup auquel il ne s’attendait pas :

“Je reçois à l’instant votre seconde lettre, et je suis encore sous le coup de l’abattement qu’elle a produit en moi, surtout enveloppée de celle de votre terrible tante qui a sous-entendu tant de choses dans son mot : *Paris*. Oh ! Comme vous avez eu bientôt fait le procès à la plus tendre, la plus constante et la plus vivace affection qui fût jamais, sans l’entendre, sans vous expliquer les petites choses dont vous vous êtes choquée, sans vous rappeler le peu d’explications qu’il m’a été permis de vous donner dans le temps ! Avec quelle glaciale tranquillité vous lui dites : – Vous êtes libre.”¹⁵

“Vous êtes libre” : cette phrase figure bien, telle quelle, dans le texte de Mme Hanska ; témoin le fait que Balzac la cite à nouveau le 25 février, en la soulignant.¹⁶ Dans la lettre qui lui a “déchiré le cœur”,¹⁷ ces mots l’ont blessé plus que tout. Trois mots seulement, mais qui détruisent l’un des fantasmes les plus chers de l’écrivain : son désir d’être un “moujik” aux pieds de sa bien-aimée, plié sous un joug féodal et soumis à chacune de ses

¹⁵ H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, cit., vol. I, pp. 556-557 (lettre du 21-22 février 1842).

¹⁶ Voir *ibidem*, p. 563.

¹⁷ Cf. *ibidem*, p. 558 (lettre du 21-22 février 1842).

volontés. Cette amusante métaphore revient trop souvent, depuis janvier 1834, dans les lettres du romancier pour n’être qu’une simple boutade. Il s’agit plutôt d’un rêve, et d’un rêve si important dans l’imaginaire balzacien qu’il figurera dans la dédicace du manuscrit du *Père Goriot* :

“A Mme E. de H.
Tout ce que font les mougicks
Appartient à leurs maîtres,
De Balzac”¹⁸

Il n’y a rien de plus désagréable pour le “mougick de Pavoufka”¹⁹ – telle est l’orthographe fantaisiste de l’écrivain pour *moujik* et pour *Pawlowka* – que cette liberté non désirée que sa dame lui redonne avec une froideur hautaine. Balzac comprend parfaitement que les trois mots qui l’ont tant blessé synthétisent le caractère irrévocable du congé que sa bien-aimée entend prendre de lui. Il en aurait sans doute encore mieux saisi le côté tout à fait intentionnel s’il s’était aperçu qu’il s’agissait d’une citation littéraire. Bouleversé par le “désastre”²⁰ qui s’abat sur ses espoirs les plus chers, il ne semble pas s’en rendre compte. En revanche, pour nous qui lisons ces lignes avec beaucoup plus de détachement, la citation est évidente et pleine de significations. “Vous êtes libre” est la formule choisie par Corinne prenant congé de lord Nelvil, dans le septième chapitre du livre XVII du roman de Mme de Staël.²¹ Ève Hanska l’adopte pour écarter son bien-aimé d’un geste impérieux ; elle revêt, l’espace d’un instant, la robe ‘à la grecque’ d’une héroïne qui, aux yeux d’innombrables lectrices, a incarné

¹⁸ Cf. R. Pierrot, *Ève de Balzac*, cit., p. 93.

¹⁹ Cf. H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, cit., vol. I, p. 112, p. 116, p. 159, p. 225.

²⁰ Cf. *ibidem*, p. 557.

²¹ Cf. Madame de Staël, *Corinne*, édition établie par S. Balayé, Paris, Gallimard, 1985, p. 493 (*Corinne en Ecosse*).

une noblesse d'âme méconnue, une fidélité récompensée par la trahison, une sensibilité immolée sur l'autel de l'égoïsme masculin.

C'est dans les trois derniers livres de *Corinne* que cette femme fascinante, à demi italienne et qui suscite l'admiration en improvisant des vers, se détache de son amoureux anglais. Lord Oswald Nelvil a connu auprès d'elle, à Venise, un bonheur enivrant mais, un fois rentré dans son pays, il commence à se demander si cette union lui convient : Corinne possède trop de talents, elle est trop habituée aux hommages du public pour que la bonne société londonienne l'accepte. Un avertissement provenant d'outre-tombe renforce ses doutes : une lettre posthume de son père lui apprend que ce dernier a souhaité qu'il se marie non pas avec Corinne, l'émancipée, mais avec Lucile, la demi-sœur de Corinne, une créature angélique de seize ans, élevée en Angleterre aux vertus domestiques les plus traditionnelles. La fidélité d'Oswald vacille de plus en plus ; elle est mise à dure épreuve par la beauté blonde de la jeune Lucile et aussi par les intrigues de la mère de celle-ci. Corinne se précipite alors incognito en Angleterre, où elle est anéantie par une suite de révélations : tout conspire à éloigner d'elle un homme qui semble avoir désormais oublié la parenthèse amoureuse qu'il a vécu avec elle, en Italie. C'est alors que la petite phrase qui restera gravée dans la mémoire de Mme Hanska, "Vous êtes libre", jouera un rôle déterminant.

Corinne ne choisit pas d'emblée une formule dont la concision est digne de Tacite. Habituée à subjuguier les foules avec des mots, elle passe d'abord en revue les différents modèles de missive qui pourraient frapper l'infidèle en plein cœur : une lettre irritée débordante de reproches ; une lettre lucide et raisonneuse, où elle démontrerait à lord Nelvil qu'elle est la seule femme capable de le rendre heureux ; une lettre éplorée où elle s'abandonnerait à épancher sa douleur. Mais elle ne veut ni forcer le cœur d'Oswald ni exposer son éloquence à un échec humiliant. Elle finit donc

par accompagner son message d'un geste hautement significatif : elle rend à lord Nelvil la bague, qui est le symbole du lien qui les unit, enveloppée dans un billet où elle a simplement écrit “Vous êtes libre”. Ce choix marque le point de non-retour dans ses rapports avec Oswald. La radicalité de cette décision est encore accentuée par les circonstances : au lieu de remettre en personne la bague et le billet, comme elle l'a d'abord envisagé, Corinne les confie à un mendiant aveugle, autrement dit à une personnification manifeste du Destin. Oswald est certes infidèle, mais au fond de lui-même il est encore très lié à Corinne et, face à un tel congé, dépourvu de toute explication, il réagit en obéissant à son amour-propre blessé et accélère les préparatifs de son mariage avec Lucile. Ainsi le destin douloureux de Corinne s'accomplit inexorablement.

Ses trois mots adressés à lord Nelvil ne pourraient donc avoir de résultat plus catastrophique. En les recevant, le destinataire se sent non seulement autorisé à couper les ponts avec le passé, mais c'est comme s'il relevait le défi d'une antagoniste qui s'éloigne de lui avec orgueil. Par cette formule incisive, Corinne provoque, ou du moins accélère, l'événement qu'elle redoute le plus ; elle signe l'acte définitif de son propre échec, accepte une rupture qui la conduira à la mort. Mais s'agit-il vraiment d'un échec ? Les deux derniers chapitres et la *Conclusion* du roman de Mme de Staël invitent à en douter. Les trois mots qui décident du sort de Corinne deviennent aussi l'apothéose de sa magnanimité ; ce que tout autre déroulement des événements interdirait. En rendant généreusement à Oswald sa liberté, Corinne domine le roman de sa stature morale supérieure et cloue l'être cher à son hésitante médiocrité, à une passivité bovine qui le prive de tous ses charmes. En proie à des regrets amers et à des nostalgies inavouées, lord Nelvil ne trouve pas le bonheur dans son mariage avec Lucile ; les dernières lignes de la conclusion le montrent comme une espèce d'automate qui donne à une société anglaise très froide “l'exemple

de la vie domestique la plus régulière et la plus pure”.²² En revanche, la mort de Corinne, à Florence, quatre ans après leur séparation, est entourée d’un halo d’exceptionnalité. Après que la foule est accourue encenser la mourante dans son dernier chant, c’est au tour d’Oswald et de Lucile, contrits mais débordants de gratitude, de se recueillir à ses pieds. Corinne a, en effet, employé le peu de temps qu’il lui restait à vivre pour transmettre à leur enfant, la petite Juliette, l’amour des arts et de la poésie. En redonnant à lord Nelvil sa liberté, Corinne est montée sur la scène d’une tragédie où elle domine tous les autres acteurs, et qui lui permet de clore sa douloureuse histoire en la transformant en mythe. Madame Hanska se sent en quelque sorte enveloppée par ce mythe lorsqu’elle écrit “Vous êtes libre” dans sa lettre d’adieu à Balzac, des mots qui effraient le romancier au plus haut point.

Par un geste que René Girard définirait “mimétique”, madame Hanska s’approprie la formule de congé de Corinne ; elle emprunte ses mots pour blesser Balzac au cœur, lui qui l’a souvent trompée et qui, à deux reprises, a préféré voyager en Italie plutôt que la rejoindre dans sa lointaine Russie. La phrase de Corinne, précédée par un long silence qui en amplifie la portée, conserve toute son efficacité chez Ève, et fait mouche en causant une souffrance atroce à son destinataire, qui répond : “Vous ne savez pas tout ce que votre lettre a tué en moi de jeunesse, en m’arrachant cette foi, cet arbre autour duquel j’avais passé le bras”.²³ Balzac a toutefois un gros avantage sur lord Nelvil, rigide, dépourvu d’imagination, quasiment aphasique et que les mots de Corinne mettent hors de combat pour toujours. En tant que romancier, il maîtrise mieux que quiconque l’art de faire de la réalité un récit le plus captivant et le plus persuasif possible.

²² Cf. *ibidem*, p. 587 (*Conclusion*).

²³ Cf. H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, cit., vol. I, p. 559 (lettre du 21-22 février 1842).

Et c’est bien en déployant toute sa virtuosité qu’il parviendra à reconquérir son “étrangère” réticente, en l’espace de quelques semaines. Au printemps 1842, Balzac, affinant jusqu’à la perfection une stratégie épistolaire qui a fait ses preuves, parvient à métamorphoser les matériaux de sa propre vie. La chronique des difficultés d’un écrivain dans l’arène parisienne devient, dans ses lettres, le roman du génie solitaire qui combat contre le monde entier, avec, comme seul réconfort, sa “rose mystique”,²⁴ son amour partagé qui peut surmonter tous les obstacles. Madame Hanska se laisse encore une fois attirer dans ce roman, qui est tissé de la même toile que *La Comédie humaine* ; elle en est fascinée et renonce à toute velléité de fuite. Balzac lui ouvre un monde imaginaire beaucoup plus séduisant que les décors de mélodrame où évoluait la fiancée malheureuse de lord Nelvil, dans une pose toujours théâtrale. Ève s’est identifiée, l’espace d’un instant, à l’héroïne hautaine de Mme de Staël. Mais Corinne ne peut soutenir la comparaison avec le rôle d’inspiratrice moderne que Balzac propose à Éveline ; il la fait entrer dans sa propre création, qui est elle aussi moderne au plus haut point. L’ombre prestigieuse de Corinne ne peut alors que disparaître à jamais de l’horizon de madame Hanska, comme s’il s’agissait d’un tableau Empire pompeux, que l’on relègue au grenier pour faire place à un chef-d’œuvre de Delacroix, à la splendeur sombre et au désordre calculé.

²⁴ Cf. *ibidem*, vol. I, p. 572 (lettre du 12 avril 1842).

Copyright © 2014

Parole rubate. Rivista internazionale di studi sulla citazione /
Purloined Letters. An International Journal of Quotation Studies